

SÁRA HORVÁTHY

Être ou ne pas être Hongrois dans l'immigration française

Emigration is a well-studied social phenomenon but it has not have been thoroughly studied from a linguistic perspective. 150.000 Hungarians live in France nowadays. We have interviewed some of them in order to know what kind of relationship they maintain with their mother tongue. Are they proud of their strong accent or do they try to hide it? Do they strive to transmit the ancestral language or do they renounce doing so? How long do they cling to the Hungarian heritage before forgetting it forever?

The 19 persons who replied to our survey had different personal experiences, ideas and perceptions of their "Hungarianness" abroad. Aware of their alterity, in which the mother tongue plays a central role, they all have a different answer to the following question: "To be or not to be Hungarian in France?"

Être ou ne pas être Hongrois en France : rester soi-même dans l'inconnu, ou devenir étranger à soi-même pour mieux se fondre dans l'étranger ? Les Hongrois habitant en France ressentent une forte altérité linguistique. L'émigration est un sujet fortement étudié, médiatisé et inscrit dans la société française. Mais peu d'études portent sur la présence hongroise en France. L'échantillon de dix-neuf individus interrogés en région parisienne au cours de mon travail de master de Paris-III, Sorbonne Nouvelle (soutenu en 2014), est suffisamment varié pour lui faire confiance et lui accorder une réelle valeur : hommes et femmes connus ou parfaitement inconnus, d'âges (de 20 à 81 ans) et d'origines ethnico-religieuses très diverses (juifs, chrétiens, athées ; Hongrois de Hongrie, Hongrois de Transylvanie, personne issue d'ascendants hongrois). Elles avaient un pays et une langue en partage, mais chacun entretenait avec ces entités un rapport particulier. Quatre questions directrices leur furent posées (1. Qui êtes-vous ? ; 2. Que pensez-vous en entendant « France » ? ; 3. Que pensez-vous en entendant « Hongrie » ? ; 4. Comment voyez-vous votre avenir ?) ; les entretiens en hongrois, en français ou dans un mélange bilingue, duraient environ une heure, dans une ambiance amicale et nostalgique, autour

d'un café la plupart du temps. C'est de ce mémoire universitaire que le présent article s'inspire.

Dans la première partie de ce travail, nous nous intéressons à l'accent. La deuxième partie concerne le rapport de la maîtrise linguistique et de l'intégration. La troisième partie traite de la question intime de la transmission de la langue maternelle (abrégée en LM dans la suite de notre réflexion) hongroise dans l'immigration. Chaque réflexion est illustrée de témoignages enregistrés lors des entretiens ; les participants ont souhaité figurer sous leurs initiales.

Le hongrois et le français diffèrent sur de nombreux points morphosyntaxiques. Le hongrois est une langue finno-ougrienne, à déclinaisons et à harmonie vocalique¹. Le français est une langue indo-européenne ayant abandonné ses déclinaisons à la fin du Moyen-Âge². La place des mots est fixe, au contraire du hongrois qui permet le déplacement des termes en fonction de la valeur de tel ou tel mot.

Par ailleurs, de notre point de vue, trois traits phoniques caractérisent plus particulièrement le hongrois :

- absence de voyelles nasales³,
- [r] roulé⁴,
- absence de glide⁵.

L'ironie du sort a concrétisé ces trois différences dans le terme même de « hongrois ». La consonne nasale [ŋ] prononcée après la voyelle nasale [ɔ]

¹ « L'harmonie vocalique est un phénomène d'assimilation vocalique qui peut jouer sur plusieurs voyelles d'un même mot : le choix d'une ou de plusieurs voyelles dans une position donnée n'est pas libre, mais il est déterminé automatiquement par la présence d'une autre voyelle déterminée. L'harmonie vocalique est particulièrement importante dans les langues finno-ougriennes », Jean Dubois et al., *Le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 2012, p. 230.

² « À la fin du 14^e siècle, la flexion casuelle en tant que catégorie morphologique est complètement disparue des textes », József Herman, *Précis d'histoire de la langue française*, Budapest, Tankönyvkiadó, 1967, p. 228

³ « En Europe, peu de langues ont des voyelles nasalisées : le français, le portugais et le polonais », Noëlle Laborderie, *Précis de Phonétique historique*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 46.

⁴ « En français standard, le *r* est une approximante uvulaire, /ʁ/. Cette prononciation est très rare [...]. Le plus souvent, on trouve un *r* roulé », Marina Yaguello (dir.), *Le grand livre de la langue française*, Paris, Seuil, 2003, p. 291.

⁵ C'est « un type de sons caractérisé par un degré d'aperture de la cavité buccale intermédiaire entre celui de la consonne la plus ouverte et celui de la voyelle la plus fermée, comme le [j] de pied [pje], le [w] de oui [wi], le [ʉ] de nuit [nuʉ] », Jean Dubois et al., *Le Dictionnaire...*, p. 425.

(prononciation en cours jusqu'au XVII^{ème} siècle, mais depuis, le français ne prononce plus le [n] des voyelles nasales⁶), le [ʁ] français maintenu en [r] et le glide [wa] prononcé en diérèse, de plus la liaison fautive du h aspiré avec *je suis* : voici le locuteur hungarophone démasqué au moment-même où il se présente.

L'accent, ce « phénomène prosodique de mise en relief d'une syllabe »⁷, vient frapper toute première syllabe de chaque mot en hongrois. Couplée aux caractéristiques phoniques, il est responsable de *l'accent* au deuxième sens du terme, cette courbe mélodique qui trahit l'origine du locuteur⁸. L'accent du français est lui aussi fixe, comme celui du hongrois, mais « tombe toujours sur la dernière syllabe "ferme" »⁹ de la chaîne parlée organisée en groupes rythmiques. Ce qui signifie que d'une part, certains mots ne reçoivent aucun accent ; d'autre part, l'accent fixe du français constitue « non seulement des unités de sens mais aussi (et surtout) des unités syntagmatiques »¹⁰. Le locuteur hongrois risque d'accentuer toutes les premières syllabes par habitude. S'il souhaite prononcer correctement le français, le Hongrois doit surveiller en permanence ses appareils auditif et phonatoire.

Même s'ils sont pour la plupart satisfaits de leur niveau actuel, les émigrés hongrois sont conscients de leur accent persistant. Leurs réactions divergent devant cette preuve audible de leur origine étrangère. Si certains émigrés l'acceptent et le revendiquent même (Tableau 1., 1.), d'autres s'appliquent à le cacher (Tableau 1., 2.). Certains haussent les épaules, n'y accordant aucune importance (Tableau 1., 3.), alors que d'autres au contraire s'efforcent de le faire disparaître parce qu'ils se sentent stigmatisés (Tableau 1., 4.).

⁶ « Dans l'évolution historique du français, les consonnes nasales ont nasalisé les voyelles précédentes et se sont ensuite amuïes en fin de mot ou devant une autre consonne, laissant en place la nasalité sur ces voyelles », Yaguello, *Le grand livre...*, p. 302. Et « La consonne effacée au XVII^e s. qui persiste dans la graphie indique le trait nasal de la voyelle : *an* [ã] vs *a* [a], dans : *vante* vs *va* », in Laborderie, *Précis...*, p. 47.

⁷ Jean Dubois et al., *Le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 2012, p. 3.

⁸ « Le terme "accent" renvoie souvent aux caractéristiques d'une façon de parler étrangère qui concerne la réalisation des phonèmes et le débit (accent étranger, accent méridional, etc.) », Jean Dubois et al., *Le Dictionnaire...*, p. 3.

⁹ Jean-Louis Chiss, Jacques Filliolet, Dominique Maingueneau, *Introduction à la linguistique française*, Paris, Hachette, 2017, p. 73.

¹⁰ Jean-Louis Chiss et al., *Introduction...*, p. 74.

1.G.M.	« J'aime mes deux accents. C'est moi ! »
2.J.	« Ma mère parlait très mal français, elle maîtrisait très mal la syntaxe, le vocabulaire, elle avait un accent très fort alors elle disait avec un grand sourire : Je suis Américaine ! »
3.P.H.	« Je sais que j'ai un accent. Et alors ? »
4.J.G.	« Je suis sûre que si je parlais mieux français, sans accent, je trouverais un boulot plus facilement. »

Tableau 1. Diverses réactions face à l'accent.

« La connaissance du français est le 1er atout pour votre intégration », lisons-nous dans le *Livret d'accueil « Vivre en France »*¹¹. La langue est considérée comme l'instrument privilégié et le plus efficace de l'unification. Depuis janvier 2002¹², si un émigré veut s'installer durablement, il doit obtenir un niveau satisfaisant au TCF. La connaissance du français est une condition *sine qua non* de son « intégration ».

Lors de leur arrivée en France, les Hongrois étaient conscients que la connaissance du français leur était essentielle (Tableau 2., 1.) ; ils ont attaché une grande importance à l'apprentissage ou au perfectionnement de la langue. Indifféremment de leur niveau, ils ont voulu progresser, notamment pour perdre leur accent si marqué. Ils se sont inscrits dans des écoles (Tableau 2., 2.), parfois après avoir appris dans la rue (Tableau 2., 3.), avec les ingénieurs moyens (Tableau 2., 4.) qu'ils trouvaient à leur disposition. Ils étaient conscients de l'importance de la connaissance du français pour se faire comprendre et ne plus être vulnérables (Tableau 2., 5.), pour acquérir une certaine autonomie (Tableau 2., 6.), pour développer un lien social et enfin pour prendre part à la vie citoyenne.

¹¹ <http://www.nationspresse.info/wp-content/uploads/2011/11/livretaccueil2.pdf> (consulté le 14 février 2014).

¹² <http://www.ciep.fr/tcf-anf/faq> (consulté le 17 février 2014).

1.M.K.	« J'ai appris le français avec mon fils et un dictionnaire. 60 mots par jour. Au resto où je travaillais, on m'aidait, on corrigeait ma prononciation. C'était une question de vie ou de mort, l'extrême nécessité motive l'homme. »
2.E.M.	« Mes parents sont allés à l'Alliance Française. »
3.Zs.K.	« Après 3 ans, je suis allée à l'Alliance Française en niveau B2. Je parlais avec ce que j'avais appris dans la rue, mais je ne savais pas écrire ! »
4.M.K.	« Je travaillais dans une boulangerie. J'ai tout écrit sur des bouts de papier, le nom des gâteaux, les prix ; au bout de 2 jours, je connaissais tout. »
5.Zs.K.	« On m'a dit, dans mes premières années en France, quand je ne parlais pas bien français encore, "c'est une étrangère". »
6.G.M.	« Maintenant, je me sens à l'aise. »

Tableau 2. La connaissance du français ressentie comme essentielle.

Il faut néanmoins préciser que pour les enfants maîtrisant déjà le langage en LM, la rencontre avec le français et la France fut vécue comme un choc. Les plus jeunes ont été traumatisés par cette nouvelle langue parlée autour d'eux, véritable menace (Tableau 3., 1.) ; ces souffrances psychiques, si elles étaient mieux traitées par les pédagogues, seraient plus facilement surmontées (Tableau 3., 2.) sans parler de l'incompréhension des camarades (Tableau 3., 3.) devant ce qui est « étranger »¹³.

¹³ Le témoignage donné en 3.3. illustre bien les propos de Violette Daguerre, *L'immigration : problématiques et défis*, Paris, Éditions du Cygne, 2010, p. 206 : « Il prend conscience de sa différence vis-à-vis de ses camarades, surtout lorsque ceux-ci le rejettent ou lorsqu'il ne comprend pas ce qu'ils lui disent ».

1.G.H. et G.M.	G.H. « D'après maman, quand j'ai entendu parler français la première fois, je me suis caché sous la table et je refusais d'en sortir. » G.M. « Je ne parlais pas. C'était pas ma langue. Je disais rien. »
2.Gy.P. et G.M.	« Mon fils avait 5 ans et demi lorsque nous sommes arrivés. Je voulais lui faire faire une année supplémentaire en grande section de maternelle. On m'a dit : "non Madame, c'est impossible". À la fin de l'année, on m'a dit : "votre fils ne sait pas lire." On l'a envoyé chez l'ophtalmo parce qu'ils pensaient qu'il avait un problème de vue. C'était ridicule. Il lui fallait du temps, c'est tout. » « J'ai été parachutée en CM2. J'ai redoublé avant d'aller au collège. »
3.G.M.	« Les enfants s'intéressaient à moi ; je n'ai pas souffert du racisme jusqu'à la fin du collège. Là, à la fin du collège, j'ai senti du rejet, à cause de ma différence. »

Tableau 3. Les réactions des enfants.

Quand on parle de la LM de l'émigré, on se retrouve devant une situation complexe : celle de la transmission (le fait pour un parent étranger d'enseigner sa langue et sa culture maternelles à son enfant), « l'épreuve la plus difficile »¹⁴. Pourquoi et comment transmettre la LM familiale, quand celle-ci est minoritaire ? Ne renforce-t-on pas ainsi encore plus le sentiment d'altérité ?

Combien il aurait été « aisé » de maîtriser le hongrois à l'âge adulte si celui-ci avait été transmis dès le berceau ! Bien sûr, l'enfant en milieu exolingue peut se révolter contre l'autorité familiale, lorsqu'il sait que ses parents comprennent le français. L'enfant éprouve, surtout lorsque vient la période de la scolarisation, plus de facilité à employer avec ses parents et surtout sa fratrie la langue utilisée dix heures par jour à l'école. Alors de nombreux parents découragés par leurs efforts réduits à néant et déstabilisés par leur enfant en crise abandonnent la transmission. C'est pourtant lors de ce premier moment de difficulté qu'il faut résister à cette solution de facilité, qui n'en est pas une à long terme¹⁵. La plasticité du cerveau adulte pour apprendre à force d'exercice une langue étrangère n'est plus du tout la même que celle d'un enfant qui acquiert sa LM par le jeu.

¹⁴ Claudine Attias-Donfut et François-Charles Wolff, *Le Destin des enfants d'immigrés*, Paris, Éditions Stock, 2009, p. 9.

¹⁵ C'est là le résumé des thèses défendues par Barbara Abdelilah-Bauer, *Le Défi des enfants bilingues*, Paris, La Découverte, 2006, et par Jean-Claude Hagège, *L'Enfant aux deux langues*, Paris, Odile Jacob, 2005.

La plupart des participants avaient une famille. Ceux dont les enfants avaient fréquenté l'école française pouvaient témoigner directement de leur expérience. Les autres restaient dans un abstrait idéal qui se rejoignait puisque toutes les personnes interrogées désiraient conserver la LM hongroise avec leurs futurs enfants, sauf celles à qui leurs propres parents ne l'avaient pas transmise. Une mère arrivée avec des enfants très jeunes a donné une réponse à l'évidence étonnante, mettant en lumière le caractère double de l'interrogation : intime et public, pour le passé et pour l'avenir : « Je leur ai parlé hongrois. Quelle autre langue leur aurai-je parlée ? Je ne connaissais pas le français ! ». Ils ont parlé uniquement hongrois à la maison avec son mari hongrois. Les enfants dans leurs jeux utilisaient un hongrois où venait se glisser de temps en temps une expression française, intégrée à la déclinaison hongroise (*code switching*¹⁶). La langue est une attache fondamentale aux valeurs traditionnelles et ancestrales. Les enfants d'immigrés ont souvent été bercés par des chants folkloriques (Tableau 4., 2.), des poèmes et des contes en hongrois qui selon Daguerre « laisseront inmanquablement leurs empreintes »¹⁷ sur leurs esprits. Leurs premières prières (Tableau 4., 1.), leurs premières peurs, leurs premières joies ont été formulées dans cette langue. Ils y ont vu une fierté après avoir senti un semblant d'inutilité. C'est pourquoi à leur tour, même si leur hongrois n'est plus le plus pur qui puisse être, ils souhaiteront transmettre à leurs enfants cette langue qu'ils considèrent leur véritable langue de cœur (Tableau 4., 3.). Même si ce n'est pas dans cette langue qu'ils se sentent le plus à l'aise et qu'il y a des choses dont ils préfèrent traiter en français (Tableau 4., 4.), ils considèrent que le hongrois devra avoir une place privilégiée dans leur vie future¹⁸.

¹⁶ Kathryn Woolard, « Codeswitching », in *A Companion to linguistic anthropology*, Alessandro Duranti, Malden, Blackwell, 2004, DOI : 10.1002/9780470996522.ch4, p. 73-94.

¹⁷ Daguerre, *L'immigration...*, p. 107.

¹⁸ Charpin Jean-Michel (dir.), *Les Immigrés en France*, Paris, INSEE, 2005, p. 90 : « La grande majorité des immigrés qui n'ont pas été élevés exclusivement en français continuent d'utiliser leur langue maternelle étrangère à l'âge adulte avec des membres de leur entourage (famille vivant en France et voisinage) ».

1.G.M.	« Je prie en hongrois. C'est un moyen de rester hongrois. »
2.G.H.	« Le soir, ma mère allumait notre veilleuse, un globe terrestre, s'asseyait sur une chaise, et chantait des chants folkloriques jusqu'à ce qu'on s'endorme. »
3.G.H. et R.Z.	« Je voulais rencontrer une fille hongroise. J'étais pas persuadé que j'aurais pu apprendre le hongrois tout seul à mes enfants. Ma propre connaissance est trop faible. Mais j'ai envie qu'ils le connaissent. » « On leur parlera japonais. Ou pakistanais. »
4.A.K.	« Quand il a y des mots qui viennent plus facilement en français, on passe au français. »

Tableau 4. La LM conservée.

Mais tous les émigrés n'ont pas conservé leur LM. Même s'ils la parlaient, ils ne l'ont pas transmise à leurs enfants pour différentes raisons. Certains parents ont préféré parler un français encore mal maîtrisé à leurs enfants d'une part parce qu'ils pensaient que ceux-ci s'intégreraient mieux, d'autre part parce qu'ils avaient eux-mêmes envie d'une meilleure et plus rapide intégration. La peur qui a provoqué leur départ ressurgit une nouvelle fois : les parents juifs d'E.M. parlaient hongrois entre eux, mais devant leurs filles, passaient au français (Tableau 5., 1.).

Lorsque ces enfants devant lesquels la LM d'origine fut occultée prennent conscience de leur manque linguistique, plusieurs possibilités s'offrent à eux. Soit ils continuent à l'ignorer, soit ils cherchent les moyens d'apprendre par eux-mêmes par intérêt pour cette partie de leur culture familiale. Ni la mère ni la tante d'E.V. ne parlent hongrois. La jeune fille aimerait apprendre le hongrois et « parler avec [son] grand-père en VO ». Après quelques cours, E.M. a pu parler à ses parents, comme si elle venait de franchir une nouvelle étape de l'acquisition du langage (Tableau 5., 2.).

1.E.M.	« C'était la langue parlée derrière la porte de la cuisine. »
2.E.M.	« C'était un moment de grande émotion. Une toute nouvelle relation entre nous. J'ai appris à 58 ans. J'allais vite, c'était latent en moi. »

Tableau 5. La LM occultée.

À partir des troisièmes générations cependant, celles qui résolvent les problèmes d'intégration, le lien avec le pays d'origine se détend de plus en plus¹⁹. Le lien linguistique est une forme de résistance contre le temps, mais

¹⁹ Même s'il existe des exceptions, telle S.Sz. qui a appris le hongrois seule.

l'érosion vaincra, à terme. Comme le souligne Cuche, le maintien « n'est possible que pour certaines pratiques symboliques sorties de leur contexte, alors qu'insensiblement l'ensemble du système culturel des immigrés se transforme profondément au contact de la société d'accueil »²⁰.

En conclusion, nous pouvons dire que le rapport linguistique vécu comme le plus intime rapport à soi est en constante évolution. Il y a autant de sensations d'altérité que d'immigrés. Un simple « Être ou ne pas être » engendre bien d'autres questionnements. Chaque personnage de la pièce que représente symboliquement notre étude a écrit son histoire. Il y a ceux qui ont décidé de rester hongrois (Tableau 6., 1.). D'autres sont devenus français (Tableau 6., 2.). Le fait de ressentir un manque a souvent été évoqué (Tableau 6., 3.). Certains hésitent (Tableau 6., 4.). Certains apprécient d'être les deux (Tableau 6., 5.). D'autres se sentent ballottés et pensent n'être aucun (Tableau 6., 6.). Finalement, ils peuvent devenir flegmatiques (Tableau 6., 7.).

1.G.M.	« L'important n'est pas où tu vis ; c'est ce que tu es. Moi, je suis hongroise. »
2.E.V.	« Je parlerai de la Hongrie à mes enfants, mais ils ne se sentiront pas hongrois, car c'est toujours plus loin. Je suis Française d'origine hongroise. »
3.S.Sz.	« Je suis tombée amoureuse du pays, puis en dépression. Je ressentais un manque, un gros vide » ; Mr. M. sur son épouse : « Je suis très content qu'elle ait gardé sa part de Hongroise : c'est elle. Si on leur retire leur culture, à tous ces gens, ils sont plus rien, la personne n'est plus pareille. »
4.A.K.	« Jusqu'à 15 ans, j'avais des soucis d'identité. Je me sentais uniquement hongrois, je me demandais ce que je faisais ici, ce n'était pas ma vie. Maintenant, je me sens nulle part chez moi, je ne me sens appartenir à rien. Quand je chante la <i>Marseillaise</i> ou le <i>Himnusz</i> , je ne ressens rien. »
5.G.H.	« Je me considère en même temps français et hongrois, européen quoi. Je n'ai pas de problèmes d'identité. C'est un jeu, je choisis. J'ai jamais "voulu" rester hongrois en France. C'est venu comme ça. Surtout avec ma mère. J'aurais volontiers accepté de gagner une médaille d'or aux JO pour la France, en tant que Français. »
6.Mme K.	« Si on passe 2-3 ans à l'étranger, ça suffit pile pour comprendre qu'on ne se sent plus à la maison ni ici, ni là-bas. »
7.R.Z.	« Les blagues sur mes origines ne me font rien. Moi, je sais qui je suis, mais ce que pensent les autres, je m'en fiche. »

Tableau 6. Être, rester, devenir hongrois ou français.

²⁰ Denys Cuche, « Nouveaux regards sur la culture », *Revue Sciences Humaines*, n°77, novembre 1997, p. 25.

Mais dans tous les cas, ces émigrés devenus immigrés sont de véritables poètes : « J'aime les cigognes Elles sont comme moi : tous les étés, elles rentrent au nid où elles sont nées »²¹.

SÁRA HORVÁTHY

Université Eötvös Loránd de Budapest
Courriel : horvathy.sara@btk.elte.hu

²¹ G.H.